Des projections féminines dans l'espace littéraire et culturel central-européen

Drd . Georgiana Ciobotaru

“Dunarea de Jos” University of Galati

Abstract: *Joseph Roth proves his sympathy as he often empathises with women who are deeply affected by misfortunes like poverty, war and men's betrayal. The First World War destroyed the Austro-Hungarian monarchy and its imperial power, bereaving millions of women and having a negative impact on them. The cycle of 33 articles entitled Le genre féminin comprises excerpts taken from Joseph Roth's complete journalistic work written between 1924-1939, mirroring the writer's keen attachment as a fervent defender of the women renegated by society and wronged by law. Roth's work portrays quite a wide range of women in different places such as streets, night clubs, gipsy neighbourhoods or Berlin's sordid slums. Roth also witnessed the woman's emancipation and was mesmerised at the sight of the pilot woman, the embodiment of the modern woman. Joseph Roth representative gallery of women is also found in works like La Crypte des Capucins or La Marche de Radetzky and the present paper aims at analysing the feminine projections in the Central-European society as well as the literary representations from the Austrian writer's work.*

Key words: *embodiment, feminine projections, gallery, emancipation, genre*

En ce qui concerne l'œuvre de Joseph Roth, les projections féminines acquièrent une autre dimension que celle eue par les femmes de sa vie, se soustrayant ainsi à l'incohérence, comme à l'anarchie de la vie sentimentale de l'écrivain. Roth n'aime pas les femmes qui sont capables de se détacher de lui, de s'échapper de ses charmes. Par suite, Nicole Cassanova, souligne la note sarcastique choisie par l'écrivain pour présenter la fascinante aviatrice qui cherche assidûment des photos, la dive du cinéma ou les femmes qui désirent faire carrière comme juges, ingénieurs ou qui réclament leur droit de voter, ayant ainsi la possibilité d'être projetées dans la sphère du politique. La grande guerre mondiale a écrasé l'empire austro-hongrois, dissolvant ainsi la monarchie autrichienne, provoquant des catastrophes et laissant des millions de femmes veuves ; donc les femmes apparaissent subjuguées, leur existence étant limitée. Joseph Roth, comme le montrait Nicole Cassanova dans la Préface du cycle d'écritures journalistiques *Le genre féminin*, présente le principe féminin, exprimant sa désolation, tandis que *Croquis de voyage* présente l'image de la femme russe qui, comme toutes les femmes d'ailleurs, considère l'écrivain qu'elle ne se trouve plus au centre, ni au centre de son foyer, ni au milieu du cercle social, ni au centre de l'image masculine : « La Révolution qui lui a accordé tous les droits, lui a enlevé tous ses privilèges. (...) La dame, à vrai dire n'existe plus. » (1).

Nicole Cassanova opère une distinction très nette entre la panoplie des personnages féminins que Roth n'aime pas et la galerie des protagonistes qu'il admire, ces femmes étant plus lumineuses, plus géniales, plus captivantes. L'image de la mère apparaît souvent dans l'œuvre de Roth, dans *Crypte des Capucins*, la mère est peinte comme le pilier de soutien du jeune Trotta qui ne s'identifiait plus aux repères du monde où il menait son existence : « Elle m'embrassa sur le front. Oui, c'était bien là ma mère. (...) Au milieu d'une patrie détruite, je m'endormais dans une forteresse inexpugnable. De sa vieille canne noire, ma vieille maman écartait de moi tout ce qui aurait pu me troubler. » (2). Un autre personnage féminin qui apparaît en hypostase de mère qui excelle par un amour incommensurable, extrêmement courageuse, agissant souvent avec incision est Deborah de l'œuvre *Le Poids de la grâce*. La femme se remarque par persévérance, mais aussi par un dévouement incroyable envers son fils infirme quand elle reste immobile devant l'immeuble où vit ce rabbi guérissant, attendant de voir si son fils vivra et sera guéri : « (...) Deborah fonça à travers la foule immobile en attente. Sans aucune pitié, ses poings écartaient les malheureux trop faibles qui lui faisaient obstacle. (...) Tous étaient aveuglés par la douleur ardente qui consumait son visage. » (3).

La galerie des femmes qui apparaissent dans l'œuvre de Joseph Roth continue avec les projections féminines de l'œuvre *La marche de Radetzky*, des femmes auxquelles l'écriture

offrira une existence qui sera d'une force extraordinaire. La femme du docteur Demant est présentée en accentuant le mystère reflété par ses yeux : « le bel éclat gris de ses grands yeux » (4). Une autre femme qui apparaît dans l'hypostase de la séductrice est Wally von Taussing, celle qui sera en fait la coupable de la disparition du jeune Trotta. Peu avant de connaître Wally dans le train, Charles-Joseph, se croit être épié d'un péril imminent, de nombreux visages, regards des femmes étrangères, les yeux bleus, noirs, marron, les cheveux blonds ou noirs des toutes les projections féminines qu'il avait connues dès son enfance, de son adolescence et sa maturité lui apparaissaient soudainement dans son regard, s'imaginant « un merveilleux et tendre assaut de femmes » (5).

Roth se trouve souvent envahi par la pitié, mais aussi par une empathie extraordinaire envers les femmes besogneuses, des femmes que le destin met à de rudes épreuves, leur vie est détruite par la guerre, par la trahison d'un homme, par le manque aigu de l'énergie, la fin de la Guerre Mondiale les laissant veuves, leurs époux mourant sur le front sanglant des luttes de la grande déflagration mondiale. Les représentations féminines de l'écriture de Roth peuvent être souvent rencontrées dans des pâtisseries, le dimanche, quand elles défient l'écoulement du temps devant un café et un gâteau. Nicole Cassanova souligne aussi la présence des artistes de variétés, des contorsionnistes, des chanteuses, les portraits esquissés par l'écrivain se remarquant par le raffinement. Parmi les représentations féminines surprises dans l'œuvre de Joseph Roth il y a aussi des typologies qui appartiennent à une couche sociale inférieure, comme : les casanières, les nourrices souvent exploitées par les patrons et même des servantes brutalisées par les officiers pour avoir cassé une tasse. Aussi, une marche plus bas sur l'escalier social, se trouvent les prostituées qui ébauchent un paysage dur, comme par exemple le bordel de Resi de l'œuvre *La marche de Radetzky*, espace où les officiers attirent le jeune Charles-Joseph, qui fait de vrais efforts pour s'en soustraire, mais la scène présentée se remarque par son caractère grotesque, sordide, immonde.

Le cycle composé de trente-trois textes journalistiques écrits entre les années 1919-1938 est traversé par des projections féminines qui portent de différents noms, comme Paula, Thérèse ou Erna, près de leurs petits amis, ou par des représentations féminines comme Emma et Frieda qui incarnent des cibles fragiles, souvent tombant dans la piège du proxénète Aujust. Frida est une ex-prisonnière, détenue pour s'être embauchée par le biais des papiers faux et volant de la maison de ses patrons. « Elle volait la cire à cacheter, par passion. Frida aime la cire à cacheter. Elle a une manie, elle cache tous les paquets volés. » (6) Emma a été internée dans l'hôpital pour huit semaines et elle en a honte, c'est pourquoi elle préfère dire qu'elle aussi a été en prison, au lieu de dire quelle est la raison d'avoir été hospitalisée.

La première représentation féminine esquissée dans *Le genre féminin* est la dive envisagée avec beaucoup de sarcasme comme un axe autour duquel tourne « le petit art cinématographique », mais aussi du kitsch : « Elle est point de repos dans le mouvement circulaire de la nervosité et de l'exaltation, cause et conclusion de romans palpitants et de rengaines de la saison, star du cinéma et étoile fixe en une seule personne » (7). Par la suite la dive est représentée en mettant en relief, avec ironie, non seulement les aspects physiques, mais aussi ceux moraux : « Elle ne se laisse pas marcher sur ses pieds, mais elle marche volontiers sur ceux des autres, surtout ceux du metteur en scène » (8).

« Les girls » sont ces projections féminines que Joseph Roth décrit avec sarcasme comme étant plus ou moins jeunes dans des maillots de bain, changeant sur les plages sèches les théâtres européens de variétés et de revues dont les scènes sont respectées. « Ces créatures bâties gracieusement sans aucun doute possible, savent lever la jambe, grimper la corde, marcher sur les mains. Elles sont comme une traduction féminine du sérieux exercice militaire. Leurs jeux sont des compositions de militarisme et d'érotisme. » (9)

Une autre hypothèse féminine de ce recueil est, comme on l'a déjà montré « l'aviatrice », dessinée ironiquement, soulignant son désir ardent d'être photographiée et

d'apparaître dans tous les journaux titrés de la société contemporaine de l'époque. Le sarcasme de l'écrivain se révèle surtout dans le fragment où l'aviatrice est vue comme une amazone classique : « en comparaison avec elle, est en quelque sorte un zéro, pour ne pas dire un zéro hermaphrodite. » (10). Roth met en évidence aussi l'idéal de l'aviatrice, elle rêve qu'on lui rédige même pendant sa vie un éloge funèbre élaboré et dit de très tôt. L'aviatrice croit qu'il serait fascinant qu'elle disparaisse pour un moment pour analyser la réaction des journalistes qui lanceront des commentaires. L'article surprend l'image de l'aviatrice présentée par des exclamations rhétoriques qui dessinent ironiquement l'image de l'aviatrice : « Petite, charmante aviatrice ! Elle est la femme ancêtre stérile, l'ancêtre –athlète, l'ancêtre-aviatrice, pourrait-on dire, d'un monde sans sexe, dans lequel ce qui pourra encore être appelé « femme » enfantera des créatures pendant le vol ; des créatures dont le premier son émis par elles ne sera pas le cri, mais un bourdonnement, un ronronnement de moteur. » (11).

Les femmes émigrantes et immigrantes apparaissent dessinées dans l'article *Femmes devant la vitrine*, ces femmes étant surprises dans la rue, s'arrêtant devant les magasins luxueux pour beaucoup de temps. Aussi est-il souligné le fait qu'elles faisaient la même chose quand elles étaient dans leur pays, avec la précision que si alors la pauvreté était un état, maintenant elle représente une fatalité implacable : « Là-bas, l'envie était au moins encore possible, de même que tout péché est possible et humain. Ici, on peut à peine pécher. Ce qui coûte le moins cher, à l'étranger c'est l'émoussement progressif de l'amertume. » (12).

Un autre aspect mis en relief par Joseph Roth dans *Le genre féminin* est représenté par les orchestres composés de femmes : « Je ne sais plus exactement à quelle époque les premiers orchestres de dames commencèrent à se produire dans les lieux publics. » (13). Elles sont dessinées toujours ironiquement, soulignant que ce métier ne les exposait à aucun danger corporel, détenant le courage des trapézistes bien que leurs risques soient très petits. Il y a plein d'ironie dans le fragment où l'écrivain peint ces artistes à la page même avant la première guerre mondiale comme des amazones qui manœuvrent leur instrument musical comme s'il s'agissait d'une arme, démontrant un élan féroce dans l'acte musical initié : « Elles entraient en scène comme dans la lice d'un tournoi et quand elles jouaient, elles tiraient en réalité des armes. Pourquoi ces douces jeunes filles aux âmes férues d'harmonie rappelaient si fortement les Amazones et pourquoi à la sphère érotique qui les enveloppait se mêlait tout d'éclat belliqueux, c'est inexplicable. » (14)

La représentation féminine du chef de l'orchestre, tout comme la chanteuse à la flûte constituent les aubes de l'émancipation des femmes : « (...) cette émancipation qui à cette époque était encore menées par les abominables « suffragettes ». (15).

Les jeunes envisagées dans les pages qui forment l'article *Souvenir d'un orchestre de dames en blanc* sont des victorieuses des estrades, étant constituées d'un éclectisme entre les traits des nixes et ceux des amazones et ayant une audace impétueuse parce que souvent elles se donnaient en spectacle pour devenir plus attrayantes. Ces jeunes femmes mettaient en relief la pureté, le caractère vertueux, le raffinement par la manière de s'habiller en blanc : « Celles dont je garde le fidèle souvenir portaient des tailleurs anglais stricts et d'un blanc de neige, avec des revers bleu ciel et de fins passe poils autour de leurs manchettes retournées. Une large écharpe bleu ciel distinguait le chef d'orchestre. Et son petit bâton de commandement était blanc, une véritable baguette magique. (16). Les femmes de l'orchestre sont caractérisées comme étant « pures » et « vertueuses », Roth soulignant qu'il aurait mis sa main au feu pour ces femmes, et puis il pourrait l'offrir à l'une d'entre elles. L'article s'achève circulairement, revenant à la dame chef d'orchestre qui tout comme une adolescente fait une révérence gracieuse à la fin du spectacle démontrant ainsi son autorité et se permettant d'être en quelque sorte charmante : « Elle avait encore ses manifestations élémentaires comme la passion. Ensuite, la dame chef d'orchestre faisait une gracieuse révérence et ressemblait un instant à une adolescente. Son autorité était fondée, elle pouvait se permettre d'être charmante. » (17)

L'article intitulé *La reine de la beauté* surprend la manière où la société contemporaine choisissait sa reine de la beauté, les journaux mettant en évidence la formation du jury désigné ainsi pour élire la plus belle femme après avoir observé et trié un tas de photos envoyées par les candidates, éliminant l'une après l'autre les femmes, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une, la préférée du jury. De même, ce sont toujours les journaux qui promeuvent celle qui a gagné, la femme étant célébrée et photographiée : « comme si cette première photographie, sur la foi de laquelle elle a été élue, n'était pas suffisamment royale. » (18). Ce sont les nations européennes, conclut l'auteur, qui ont démontré dans la société contemporaine de l'époque, dans de différentes circonstances, que les reines de la beauté sont celles qui détiennent l'essence de la dignité nationale. Cet événement social réunissait les gens de cinéma, les chroniqueurs de mode, les designers qui définissent et mettent en valeur la beauté féminine, identifiant le type national et l'exportant souvent en Amérique. L'article souligne aussi la gloire éphémère de ces jeunes femmes promue pendant quelques semaines par les journaux, pour qu'ensuite elle soit oubliée : « De toutes les reines élues ces trois dernières années, pas une seule n'a vu son nom dépasser la gloire de quelques semaines. » (19)

Madame Annette est l'un des 33 articles qui composent le cycle de textes journalistiques *Le genre féminin*, surprend la typologie de la vieille fille qui, une fois arrivée à l'âge de 28 ans, n'ayant pas de mari et ne voulant plus être la cible des méchancetés, va dans la rue de Providence et choisit un anneau de ceux exposés pour se conformer ainsi aux normes sociales. L'anneau d'argent choisi ne constitue qu'une manière par laquelle madame Annette se rallie aux normes sociales, mais aussi un repos dans la situation où il y aurait un mari qui lui donne un anneau d'or, l'ironie de l'écrivain étant saisie dans les phrases : « Provisoirement l'anneau d'argent suffisait en quelque sorte comme un avertissement adressé au bon Dieu, une obligation morale qu'elle imposait au destin, afin qu'il se voie enfin forcé de lui faire don d'un époux. Du reste l'anneau avait aussi un but immédiat : il pouvait préserver la jeune fille des assiduités d'hommes importuns en outre habituellement lâches, en évoquant devant eux l'image d'un mari d'Annette, présent quelque part, jaloux et solidement bâti. » (20)

Pour conclure, on peut souligner que la galerie des personnages féminins du recueil *Le genre féminin* est envisagée par l'auteur avec du sarcasme, une ironie mordante, au centre se situant l'image de l'aviatrice « fascinante » ou de la madame Annette, toujours à la recherche de prétendants, envoyant à ce sujet des avertissements sérieux au bon Dieu. Quand même, la plus antipathique projection de toute son œuvre reste Elisabeth qui se considère très talentueuse dans la pratique des arts décoratifs, voulant se remarquer par son esprit moderne et libre, mais à la fin on la découvre obéissante dans relation qu'elle a avec une autre femme.

***Acknowledgement: The work of Georgiana Ciobotaru was supported by Project SOP HRD – EFICIENT, 61445/2009**

Notes

[1] Roth, Joseph, *Croquis de voyages*, Ed. Seuil, Paris, 2004, p. 24 « Révoluția care îi acordase toate drepturile, i-a ridicat toate privilegiile. La drept vorbind, doamna nu mai există »;

[2] Roth, Joseph, *La crypte des Capucins*, Ed. Seuil, Paris, 2006, p. 100 ; « Ea mă sărută pe frunte. Da, era chiar ea, mama. În mijlocul unei patrii distruse, adormeam într-o fortăreață de nepătruns. Cu bastonul ei vechi negru, mama îndeapărta de mine tot ce ar fi putut să mă deranjeze. » ;

[3] Roth, Joseph, *Le poids de la grâce*, E.D.S. Paris « Deborah trecea prin mulțimea nemișcată care aștepta. Fără nicio milă, pumnii săi îi îndeapărtau pe acei nefericiți prea slabi care îi stăteau în drum. (...) Toți erau orbiți de durerea arzătoare care-i împurpura chipul »;

[4] Roth, Joseph, *La marche de Radetzky*, E.D.S., 2005 « ... frumoasa strălucire gri a ochilor săi mari ».

[5] Ibid., « ... un minunat și tandru atac al femeilor » ;

- [6] Roth, Joseph, Six pieds sous terre, in « Le genre féminin », Liana Levi, 2006, p.40, « Ea fura ceara pe ascuns, din pasiune. Fridei îi plăcea ceara furată. Are o manie, ascunde toate pachetele furate. »
- [7] Roth, Joseph, *La diva*, œuvres citées, p. 19, « Ea este un punct de repaos între mișcarea circulară a nervozității și a exaltării, cauză și concluzie a unor romane palpitate și a unor romane de sezon, star de cinema și stea fixă într-o singură persoană »
- [8] Ibid, p. 20, « Ea nu lasă pe nimeni s-o calce pe picior, dar calcă conștient pe picioarele altora, mai ales pe cele ale regizorului »
- [9] Ibid, p.97, « Aceste creaturi construite fără nicio îndoială în mod grațios, știu să-și ridice piciorul, să sară coarda, să meargă în mâini. Sunt ca o traducere feminină a exercițiului militar. Jocurile lor sunt compoziții de militarism și erotism »
- [10] Ibid, p. 158, « în comparație cu ea, este într-o oarecare măsură un zero, ca să nu spunem un zero hermafrodit »
- [11] Ibid, p. 160 – 161, “ Micuță, fermecătoare aviatore ! Ea este femeia precursoră sterilă, precursoră – atletă, precursoră-aviatoare, am putea să spunem, într-o lume fără sex, în care ceea ce am putea numi încă femeie ar putea da naștere la creature în timpul zborului; creature al căror prim sunet emis de ele nu va fi un țipăt, ci un huruit al motorului”
- [12] Ibid, p. 163, “Acolo cel puțin pofta încă mai era posibilă, așa cum orice păcat este posibil și omenesc. Aici, cu greu se poate păcătui. Lucrul care costă mai ieftin în străinătate este ștergerea progresivă a amărăciunii”.
- [13] Ibid, p.154, « Nu știu exact perioada când au început să cânte în locuri publice primele orchestre de femei. »
- [14] Ibidem, « Ele intrau pe scenă ca în arena unui turnir și atunci când cântau, în realitate ele trăgeau din arme. De ce oare aceste tinere drăguțe cu sufletul tânjind după armonie aminteau atât de puternic de amazoane și de ce sfera erotică care le înfășura se amesteca cu o strălucire războinică, acest lucru este inexplicabil. »
- [15] Ibidem, p.155, « această emancipare care la acea vreme era condusă de abominabilele feministe »
- [16] Ibidem, « Acele femei de care îmi amintesc bine purtau tăioare englezești stricte și de un alb ca de zăpadă, cu revere albastru deschis și fine dubluri în jurul manșetelor întoarse. Dirijorul se remarcă printr-o eșarfă bleu deschis. Chiar și bastonașul său era alb, o adevărată baghetă magică. »
- [17] Ibidem, p.157, « Ea mai avea unele apucături elementare, precum pasiunea. Apoi femeia dirijor făcea o reverență grațioasă și pentru o clipă semăna cu o adolescentă. Autoritatea era construită, își putea permite să fie fermecătoare. »
- [18] Ibidem, p.127, « ca și cum această primă fotografie, în baza căreia ea a fost aleasă, n-ar fi fost suficient de regală ».
- [19] Ibidem, p.130, « Dintre toate reginele alese în ultimii trei ani, nici măcar una singură nu și-a văzut numele în plină glorie mai mult de câteva săptămâni. »
- [20] Ibid, p.108, « Pentru moment verigheta era de ajuns oarecum, ca un avertisment dat lui Dumnezeu, o obligație morală pe care ea o impunea destinului, astfel încât el să-i ofere un soț. În rest verigheta avea și un scop imediat : o putea ajuta să scape de insistențele bărbaților inoportuni și în plus lași, evocând în fața lor imaginea unui bărbat al lui Annette, prezent pe undeva, gelos și foarte bine făcut. »

Bibliographie

- Milea, Doinița, *Récit et construction de l'identité féminine*, în *Communication interculturelle et littérature*, pp. 57-63.
- Roth, Joseph, *Croquis de voyages*, Ed. Seuil, Paris, 2004
- Roth, Joseph, *La crypte des Capucins*, Ed. Seuil, 2006
- Roth, Joseph, *Le poids de la grâce*, Le livre de Poche, 2003
- Roth, Joseph, *La marche de Radetsky, E.D.S., 2005 ;*
- Roth, Joseph, *Le genre féminin* », Liana Levi, 2006
- Françoise Thébaud, *Ecrire l'histoire des femmes*, ENS éditions, 2007.